

# LE CRI DE LIEGE

TRIBUNE D'ART, LIBRE ET INDÉPENDANTE

**ABONNEMENTS :** BELGIQUE : Un an . . . . . 5 francs.  
ETRANGER : Un an . . . . . 8 francs.

La responsabilité des articles incombe à leurs auteurs.  
Les articles anonymes ne sont pas insérés.  
Il sera rendu compte de tout ouvrage dont 2 exemplaires nous seront envoyés.

Directeur : Alfred LANCE. Tél. 3443  
Rédacteur en Chef : Julien FLAMENT

Adressez toute la correspondance aux Bureaux du Journal : RUE LULAY, 2, Liège  
Bureaux à Bruxelles : RUE DES COTEAUX, 299

**ANNONCES** ON TRAITE A FORFAIT.  
La ligne (en chronique, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> pages) 1 franc

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.  
Défense de reproduire les articles sans citer la source.

Tous les vendredis, à 4 heures  
LE CRI DE LIÈGE donne les  
dernières nouvelles littéraires  
artistiques, mondaines et  
sportives . . . . .

## Bout de l'An

Il y aura lundi, un an. Soleil luisant, drapeaux flottant, la famille royale faisait sa Joyeuse Entrée. On sait l'enthousiasme qui souleva la foule, et comment cette journée loyaliste devint une grande journée wallonne. Les drapeaux wallons, les cris de « Vive la Wallonie ! », le cortège des Vieilles chansons, tout, jusqu'au discours de notre bourgmestre, épouvanté de son audace, tout affirma très haut la volonté de vivre et de lutter de notre Wallonie.

D'aucuns chanteront la victoire finale. D'autres, un instant déconcertés, prédiront l'échec prochain du mouvement. N'en déplaît à tous deux, la vérité, suivant l'expression chère au sage et à notre oncle Picard, la vérité doit être au milieu (middelmate) de ces deux affirmations.

Depuis un an, les manifestations de l'activité wallonne se sont multipliées. Joyeuse Entrée à Mons; exposition de la Fédération des Artistes Wallons; commémorations Bosquetia, Franck, Roger del Pasture, Hubert Léonard; constitutions de Comités d'action wallonne; fondations de Ligues à Namur, à Verviers, voire à Mouscron; de sections de la Garde wallonne, aux environs de Liège; célébration de la première Fête de Wallonie; diffusion inespérée des chants, des inscriptions; drapeaux arborés, à toute occasion, à côté du drapeau tricolore.

La même activité, à des degrés divers, se révèle sur tous les points de la Patrie wallonne. Liège l'emporte de loin. Le Hainaut persévère; Namur secoue sa torpeur. Seul, le Luxembourg sommeille. La tâche de l'heure présente est d'unir les bonnes volontés, de susciter et d'employer les dévouements. La vertu nécessaire, c'est la patience; soyons-en convaincus: le mouvement s'organise à peine. Laissons aux fruits le temps de mûrir.

Actons, sur le terrain politique, l'adhésion des grandes villes: Liège, Mons, Charleroi, Namur, Verviers ouvrent à l'assemblée wallonne, aux Congrès wallons, leurs Hôtels de Ville, ou flotte le « Coq hardy ». Le Gouvernement essaie une timide résistance aux flammingants, sur le terrain de l'enseignement. Il se déclare opposé à la flammandisation de l'Université de Gand. Il laisse annoncer la suppression prochaine de l'Indicateur (bilingue) des chemins de fer.

Le petit jeu des mesquineries flammingantes continue pourtant; les garde-convois, les employés subalternes des P. T. T. ne le savent que trop. La presse catholique a cessé des attaques souvent injustes, toujours maladroites: elle se contente d'intempestives Brabançonnades. Signalons encore de ce côté, les déclarations courageuses de MM. le professeur Dautrepoint, Elie Baussart, les Etudiants catholiques de Louvain. Et rappelez que la « Conférence wallonne » récemment créée au Barreau de Liège, groupe bon nombre d'avocats catholiques (dont M<sup>e</sup> Castor Schuind, fondateur avec M. Pollux de B., de la « Ligue (fantôme) des catholiques wallons »).

Je ne crois guère que la question wallonne ait influé sur le résultat des dernières élections. De celles-ci, je ne dirai rien; je reprendrai un mot de M. Braconier, je crois, à la « Ligue wallonne de Verviers ». L'honorable délégué du gouvernement... au fait, que sont devenus ces délégués? Ont-ils transféré leurs bureaux au Ministère? Et qu'est-il advenu de leur délégation?

Or, à Verviers, M. Braconier se portait garant de la loyauté ministérielle; il ajoutait: « Dans un mois, nous saurons si M. de Broqueville est, ou n'est pas, un honnête homme. »

résument aisément, ne nous apprennent rien, dictées qu'elles sont par les plus mesquines préoccupations politiques. Les catholiques ne répondent pas; ou bien, ils ergotent: la question est mal posée et... tous les Belges sont frères. Les socialistes — à part quelques-uns — ne soufflent mot ou ils proclament: mon parti ne veut pas et... tous les prolétaires sont également exploités. Les libéraux répondent: Vive la Wallonie! Votez pour nous!

Le fait — encore une fois, je ne le tiens pas pour absolument probant — le fait est qu'on a surtout voté pour les libéraux.

Au lendemain de la Joyeuse Entrée, quelques exaltés ont cru à la défaite du flammingantisme, au triomphe définitif de la cause wallonne. Aujourd'hui, rien n'est changé, ou peu de chose; et ces enthousiastes sont les premiers à se décourager, à accuser la tiédeur ou l'inertie des chefs. Redisons leur que la vérité est entre ces pôles extrêmes. L'élan est donné, la résistance s'organise; mais tout était, tout est à faire encore en cette Wallonie dont les régions hier s'ignoraient, dont les fils sont loin de se connaître et de s'aimer comme il le faudrait.

Ces faits, que l'on perd de vue dans le tumulte quotidien, il suffit de les confronter: on se rend compte du travail qui s'accomplit sur tous les points de la Wallonie: diffusion de l'idée wallonne, recherches historiques, commémorations, unions d'artistes et d'écrivains, fondations de Ligues, incessante et multiforme propagande: voilà de chaque jour, la tâche obscure et sans gloire, combien nécessaire. Entreprise vingt ans plus tôt, elle assurerait aujourd'hui la libre et prospère existence de la Patrie wallonne.

Jeune homme qui t'impatientes et tires sur la longe, gravis avec moi la colline: allons voir naître le jour. Une clarté indécise laisse deviner les branches d'arbres et les pierres du chemin. Un vent froid annonce le matin et souffle les dernières étoiles: seule, Vénus obstinée luit encore en un coin du ciel. Le jour grandit. Dans la vallée, la robe grise de l'eau se ride d'imperceptibles plis. Une ligne d'or pâle se tire à l'horizon. Vers l'Est, le ciel se teint d'un rose voilé; et cette clarté première va rougir et se dorer, pour éclater tout à l'heure dans la pourpre du soleil levant.

Qu'elle fut longue la nuit! Combien, qui gravirent avant nous la colline, se sont endormis avant d'atteindre la faite. Combien, au sommet, ont, en vain, attendu l'aube libératrice! Combien de ceux qui se plainaient, quand ta main frémit dans la mienne et que le jour se lève, sur la Wallonie réveillée, debout pour se défendre!

Julien FLAMENT.

Le « CRI », publiera, samedi prochain, un article de M. A. Buisseret.

## LES QUATRE VENTS...

A BATONS ROMPUS

Voyons, mon ami, voyons... C'est assommant, parfois, ce mélange d'amour et de mélancolie. Vos mains me fatiguent, qui cessent d'étreindre votre front pour s'emparer de mes mains. Parlons d'autre chose que de vos chagrins ou de mes vertus, voulez-vous?

— La mode est aux ombrelles originales: sur un cercle de fer, le rosier grimant s'arroudit. Des grappes de roses pourpres s'étaient en guirlandes, se redressent en houppes, descendent en festons odorants...

En aurais-je, du succès, si je coupais l'arbutus et le tuteur, pour m'en faire un parasol fleuri?

— Comment? Je n'aime pas les fleurs et je ne suis pas sentimentale? L'autre jour, je traversais le Marché. Un pauvre chien soufflait, suait. J'ai appris à la marchande à lui mettre une feuille de chou sur la tête.

— Mais oui! pour lui rafraîchir le crâne. La bonne femme en a mis une seconde par dessous le museau. C'était drôle, cette tête de chien dans des feuilles de chou: on eût dit d'une livre de beurre tout noir, avec des yeux brillants.

— Il n'y a que moi pour avoir de ces idées? Ca n'a pas l'air d'un compliment, mon ami. Sommes donc et commandons le dîner à votre guise: je vais cueillir, pour la table, les dernières aillets, et ces lourdes roses dont flechit la tige trop frêle, dont les derniers parfums se font plus envoiants.

GIROUETTE.

## Lettre de Bruxelles

De notre correspondant particulier :  
6 juillet 1914.

On parle beaucoup, actuellement, à Bruxelles, de l'Annexion (avec un A majuscule!) Cette question me paraît assez étrange, assez bizarre, surtout à cause de ses hauts et de ses bas. On n'en parle pas pendant plusieurs mois, on la croit morte et enterrée et, soudain, elle renaît, elle fait du tapage, elle attire sur elle l'attention. Cette fameuse « Annexion » me paraît un pantin dont un quelconque inconnu, soigneusement dissimulé, tire les ficelles, au moment propice. A moins que ce ne soit plutôt un « cliché » que l'on sort des salles de rédaction quand la copie fait défaut.

Quoi qu'il en soit, à l'heure présente elle agite tous les esprits. Naturellement, la politique s'en est mêlée et aussi, la querelle des langues...

Voici, en tous cas, la situation: On ne parle point — ou presque pas —, pour l'instant, de l'annexion de « tous » les faubourgs à la capitale. On se contente d'examiner uniquement l'adjonction de la seule commune de Molenbeek au territoire bruxellois.

Molenbeek constitue un centre industriel et ouvrier; mal-pavé, très malpropre, fourmillant d'impasses tortueuses... Je me demande vraiment quel avantage retirerait la Ville de Bruxelles en s'annexant cette commune. L'opinion la plus générale est que ces taudis seraient démolis et que leur emplacement assaini servirait à édifier des bâtisses plus modernes et plus grandioses.

Les Conseils communaux de Bruxelles et de Molenbeek ont émis, l'un et l'autre, un vœu en faveur de l'annexion.

Je pense, cependant, qu'il faut voir, avant tout, dans ce vœu, une manœuvre des flammingants, car il ne faudrait pas que vous eussiez la naïveté de croire que ces gaillards sont capables de discuter une chose sans y fourrer de la sauce moedertalienne.

Et ces hommes gens se sont fait le raisonnement suivant que j'ai déjà longuement développé dans « La Nation »:

— Les francs-quiens prétendent que Bruxelles est une ville française et, de fait, nous n'avons jamais pu réussir à la faire passer pour flammingant sans altérer outrageusement les statistiques. Nous n'avons jamais pu trouver une majorité bien nette, bien décisive, qui ferme le bec, pour longtemps, au coq gaulois, qui le force à s'incliner devant l'évidence! Nous allons donc réclamer avec violence l'annexion de Molenbeek — et de Molenbeek seule — à Bruxelles. Cela fera subitement un appoint de près de 70.000 habitants de langue flammande et, du coup, il devient clair comme de l'eau de roche, que Brussel est, bel et bien, une ville flammande!

Vous voyez, d'ici, le raisonnement, qui n'est, déjà, pas si bête! Le Conseil communal, composé de flammingants hargneux et de Bruxellois vaguement antiflammingants, amateurs de tranquillité et de bon faro, incapables de s'opposer sérieusement aux exagérations des premiers, a voté le vœu de confiance et est allé ensuite dormir, la conscience en paix, sur ses deux oreilles. Et le tour fut joué.

Cette question sera débattue bientôt dans les Associations antiflammingantes de la capitale, et j'ai lieu de croire que la résolution suivante sera votée: « oui » pour l'annexion de « tous » les faubourgs « nous » pour l'annexion d'une commune déterminée « eulea ».

Il est du devoir de tous nos amis de ne pas prêter insoucamment le flanc au jeu flammingant, mais de tenir, partout et toujours, ces lionceaux en respect... Le métier du dompteur n'est pas dangereux, à condition qu'il ne faiblisse pas!

René FOUCAUT.



La Commission des Beaux-Arts a décidé l'exécution en marbre du groupe du sculpteur liégeois Georges Petit: « Effusion », destiné au Musée.

Nous allons publier, sur notre ami G. Petit et son œuvre, une étude qu'achève notre excellent collaborateur Hansly.



## LES ARTS

Honoré DAUMIER



La Rue Transnoain.

Nous devons à l'obligeance de M. A. de Neuville, le distingué président de l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts, de pouvoir reproduire ici deux des œuvres les plus saisissantes qui figurèrent à la rétrospective Honoré Daumier.

Elles marquent deux aspects bien caractéristiques de ce génie si divers qui sut être à la fois un peintre de mœurs et un historien, un caricaturiste et un dramaturge. L'une, « La Rue Transnoain », est un fait-divers haussé jusqu'à la grandeur tragique, un drame bref coté avec une simplicité qui nous étirent la gorge, une œuvre poignante où tous les peintres d'histoire, présents et à venir, trouveront une inégalable, une immortelle leçon de concision.

Dans l'autre, « Le Ventre Législatif », ce pamphlet par l'image qui dépasse tout ce qu'on peut écrire les plus rageurs, les plus caustiques des pamphlétaires, apparaît le satiriste qui montra avec la férocité la plus rude la laideur de l'homme civilisé, le peintre sans pitié qui fit des gens de son temps des portraits tellement fidèles, d'une si cruelle fidélité que tout le monde éclata de rire de-

mot, pour la plupart d'entre eux, est synonyme de mensonge.

Dans une exposition où à côté de quelques hommes de talent, tant de marchands de toile peinte, étaient complaisamment leur impuissante nullité, il était bon que l'on rappelât par un exemple de cette valeur, ce que c'est qu'un véritable artiste. Il suffisait aux gens enclins à être éblouis par de simples vessies, de jeter les yeux sur un seul Daumier, pour reprendre aussitôt conscience de la vérité. Dès lors, ils ne risquaient plus de prendre pour de l'art ce qui n'est que rouerie ou patience vaine, ni de confondre la froideur avec la sérénité, le bavardage avec l'éloquence.

Il est vrai, s'ils se confessaient bien sincèrement, que bien des peintres modernes ne voudraient pas être des Daumier: la vie de tels artistes est pavée de trop d'épreuves pour les tenter. Ces gens, qui n'aiment rien tant que leur bien-être, préfèrent le sort d'un pleutre bien entripailé à celui d'un van-pieds de génie.

Roger BONTEMPS.



Le Ventre Législatif.

Massange et Louis T'Serstevens, présidents d'honneur; MM. Lacoppe, président; Jules Havlange, Jos. Lambert, Léon Ophoven, membres. Le Comité a désigné M. Gaston Schuind comme secrétaire. Le Comité est chargé d'élaborer un règlement qui sera soumis à une prochaine réunion.

Il a été également question de créer à Stavelot un musée d'archéologie.

Le repos de Raspail.

Il est au Père-Lachaise, et on ne trouverait pas sa sépulture, si un de ses fils n'avait eu un enfant naturel avec une dame, Cotte.

Celui-ci, qui est un humoriste, s'était mis dans l'idée de transporter les os de son pseudo-grand-père au cimetière de Montmartre. Les fils du grand homme s'opposèrent, bien entendu, à ce voyage posthume et inutile.

Savez-vous ce que fit l'enfant naturel? Il acheta le corps d'un brave homme, lui fit élever un mausolée au cimetière Montmartre, y dressa un buste de Raspail, inscrivit des dates; et le public, qui aime les choses claires, se demandait comment Raspail pouvait être à la fois à Montmartre et au Père-Lachaise.

Le moindre génie, tandis que le vrai Raspail, si l'on peut dire, est resté au Père-Lachaise. L'affaire continue.

Le « Journal de Liège » (lettre de Spa), les deux échos qui suivent:

Les Amis de l'art wallon (section spa-doise) vont inaugurer sous peu la plaque commémorative de M. M. Nisen, à Ster-Francorchamps. On sait que ce peintre de portraits naquit dans ce petit village et mourut à Liège professeur à l'Académie des Beaux-Arts. M. Ch. Delchevalerie, notre distingué confrère, parlera au nom des Amis de l'Art wallon.

La commune de Francorchamps et la société d'attractions ont voté chacune un petit subsidie pour cette fête qui sera très simple.

Sart. — Les promoteurs de l'idée d'élever un mémorial modeste à M. Léonard Legras, créateur des promenades de la Hoëgne, se sont réunis à Sart et se sont rendus à différents endroits pour choisir un emplacement convenable. Il y a deux projets en

présence: l'un de construire un tumulus en pierres du pays avec une simple inscription; l'autre, de créer une cascade par une vasque qui serait placée sous un des petits affluents de la rivière et à laquelle on donnerait le nom de cascade L. Legras. Pourquoi ne ferait-on pas encastrer dans une des grosses pierres de la Hoëgne un médaillon en bronze? Ce serait un hommage aussi artistique que durable.

Le théâtre belge.

Le Comité de lecture du théâtre belge vient d'être ainsi constitué pour l'année 1914-1915: M. Iwan Gilkin, délégué du Comité de surveillance; M. Dautrepoint, délégué du Comité de lecture officiel; M. Grégoire Le Roy, représentant l'Académie Picard; M. Franz Ansel, les Amis de la littérature; M. Edmond Glesener, l'Association des Ecrivains belges; M. Auguste Vierset, le syndicat des auteurs dramatiques.

L'audition forcée. Un grand comique de music-hall qui à cause de sa notoriété même, figure en dernier sur le programme, était exaspéré de voir certains spectateurs chic partir avant la fin de son numéro.



CAFÉS Hubert MEUFFELS

RUE ANDRÉ DUMONT, 7 Téléphone 1272
RUE SAINT-SÉVERIN, 47 Téléphone 1128

Pas d'aigrettes trop fragiles, pas de fantaisies de plumes dont les brins se brisent et se cassent sans pouvoir être redressés.

Fournitures pour modes
Grand choix de nouveautés en chapeaux riz blanc, tagal, feutres et velours, robes blanches et noires.

La chaussure est actuellement presque plus importante que le chapeau; c'est que la mode si persistante et si infatigablement pratique de la jupe courte exige pour la chaussure un soin tout particulier.

FANTASIES...

A Fritz le Danois.
PETIT CROQUIS

L'Agent de police à la tête de Christ

C'était un simple agent de police, ni plus ni moins décoratif qu'un membre de cette modeste corporation.

Il était grand, fort et laid, mais il avait une tête de Christ. Et de lui, sans doute, il avait hérité de la grande bonté et de la sagesse.

Tranquille et débonnaire, il passait dans l'existence, promenant une philosophie qui le mettait au dessus des incidents mesquins dont chaque jour est fait.

Un soir, l'agent de police, ni plus ni moins décoratif qu'un membre de cette modeste corporation.

Il est devenu mon ami.
Au hasard des circonscriptions qu'il parcourait d'un pas rythmé, je l'ai retrouvé toujours, la face respirant le même air calme, les traits ingénument évangéliques.

Je l'ai vu hier. Il n'a pas changé.

Il suivait, calme et doux, un pochard porteur de longues cheminées de tôle, un de ces beaux pochards qui forcent notre admiration parce qu'ils sont pétris de sagesse.

L'homme suant, soufflant, haquetant, à péniblement gravi l'escalier de la Passerelle près de laquelle il se trouvait.

Mon agent suivait, les bras prêts à recevoir l'homme, l'œil paternellement attaché à lui.

Au faite de l'escalier, il y eut une halte. Est-ce contentement de l'effort accompli, est-ce incohérence, le beau pochard, tel Démophile devant les flots, a soudainement entonné un grand air d'opéra.

Respectueusement, l'agent à tête de Christ a allégué l'homme de son fardeau, et goûtant la divine saveur de la musique, l'a écouté sans l'interrompre.

Puis, tranquillement accablés, je les ai vu disparaître: l'agent maintenant les chemi-

nées sous un bras, tandis qu'à l'autre cramponné le beau pochard assurait son équilibre.

Dialogues devant l'écran

— Je lisais l'autre jour dans le journal de l'industrie cinématographique une annonce ainsi conçue: «On demande figurant, connaissant tous les sports, athlète complet et surtout très audacieux, écrivain, etc...»

— Et vous avez répondu à l'adresse indiquée ?

— Non, d'abord parce que je suis un athlète très incomplet et ensuite parce que mon audace consiste essentiellement à sauter de l'autobus en marche... et encore quand il ralentit beaucoup sa course.

— Une sorte de collège d'athlètes cinématographiques ?

— Justement. De même qu'il y a un conservatoire une classe de solfège, il y aurait d'abord une classe de vertige. Les élèves y apprendraient à faire des rétablissements sur les gouttières ou sur les corniches et à se familiariser avec le vide.

— Il est de fait que l'on tombe beaucoup au cinéma !

— N'est-ce pas ? Or le poète a dit qu'il ne faut jamais insulter un homme qui tombe. Mais les metteurs en scène se moquent du poète et ne se gênent pas pour engueuler les figurants qui ne savent pas tomber.

— De filles ! Il est vrai qu'on se soufflette tellement dans les films comiques !

— Mon cher, on se soufflette tellement que je connais des figurants qui en ont des durillons sur les joues. Ils sont donc les premiers à désirer qu'on codifie la distribution des claques ou qu'on leur injecte de la cocaïne pour insensibiliser leur épiderme facial.

— Vous oubliez une classe, dont l'utilité se fait sentir.

— Laquelle ?

— La classe de scénarios, à l'usage de certains auteurs qui, vraiment, prennent trop les spectateurs pour des imbéciles.

Nos Contes et Nouvelles

LA VILLE ACHETÉE

On eût dit une ville morte, quelque étrange l'empêché, sorti intact de ses cendres... Rien n'était ébranlé, tout était clos; les maisons, avec leurs fenêtres obstinément fermées, semblaient prolonger en plein jour leurs rêves nocturnes.

Et cela se passait en pleine paix, en pleine civilisation, et depuis trois mois déjà cela durait sans que nul pût s'expliquer encore comment cela s'était fait.

Les habitants n'avaient pas abandonné la ville, la ville avait chassé les habitants. Par une décision insensée, tous les propriétaires, comme s'ils eussent été d'accord, avaient donné congé à tous les locataires, et alors on s'était aperçu tout à coup — ce que l'on n'avait pas soupçonné avant cette date — que nul dans le pays n'était plus propriétaire.

Venus d'on ne sait où, des gens qu'on connaît à peine s'étaient mis, voilà quelque temps, à acheter les immeubles de Cithariste, à les acheter très cher, si bien que nul n'avait résisté à l'appât du gain, et dans tout le pays, la seule personne qui n'eût pas été chassée de chez elle, la seule qui dans la ville désolée eût encore ouvert ses fenêtres à la lumière, c'était une vieille femme que l'on avait connue autrefois tellement médisante que les gamins se moquaient d'elle dans les rues en l'appelant « la vieille mouline ».

Tous les autres avaient reçu leur congé par l'entremise des deux notaires, et quand, chassés d'une maison, les malheureux avaient cherché à louer un autre appartement, ils

s'étaient heurtés au refus incompréhensible et catégorique de tous les propriétaires invincibles qui parlaient encore une fois par la bouche des notaires, abais et dociles, expulsés eux-mêmes de chez eux.

Le conseil municipal, affolé, s'était réuni. — Quelqu'un agit dans l'ombre, avait-on crié au sein du conseil, on veut ruiner la ville. La laissons-nous détruire ?

Quelqu'un, c'était vite dit. En réalité, pourquoi les deux douzaines d'individus qui possédaient les maisons de Cithariste, et qui ne semblaient point se connaître, avaient-ils décidé en même temps de faire le vide dans leurs maisons, c'était là ce qu'on ne pouvait expliquer.

Et l'on avait décidé d'hospitaliser à la mairie, dans les écoles, à l'Hôtel-Dieu, au marché couvert, dans n'importe quelle des familles expulsées. Des vieux grognelaient: — Voilà ce que c'est de ne plus habiter chez soi.

Des femmes pleuraient, le poing tendu, contre un ennemi invisible, quelques familles avaient fui la ville, mais ceux que l'intérêt du leur champ, de leur métier, que l'amour du pays ou l'espoir tenace attachaient au sol, restaient là, pensifs, dans les troupes, subissant, pleins de colère, ce sort incompréhensible.

Quand ils passaient dans les rues désertes, devant la maison jadis habitée, et qui s'élevait presque négligée quand l'habitant, tous ils avaient de longs regards d'amour et de regret pour ces pauvres murailles. Elle leur apparaissait maintenant vénérable et douce, la maison d'où ils avaient été chassés, un morceau de bonheur solide et carré sur la terre, et l'on leur semblait à tous que leur âme était restée attachée à ces pierres et qu'ils redevaient la vie si seulement on leur permettait de s'installer à nouveau, non pas dans une maison plus grande ni plus belle, mais dans la même maison, dans la même, tout simplement.

La grande cloche de l'église avait appelé sur la place tous les habitants de Cithariste, et tous, paillardes, à l'annonce de quelque nouveauté, ils étaient là, tassés, retenant leur souffle, écoutant cet homme rude et robuste, aux cheveux blancs, qui, drot en son automobile, parlait à tous, d'une voix haute et courroucée.

Monsieur le maire, avait-il dit d'abord au docteur Vargas qui se tenait à ses côtés, voulez-vous bien me présenter à vos administrés ? Je suis leur propriétaire.

Un frisson avait agité ceux qui occupaient les premiers rangs, puis s'était prolongé dans la foule.

— C'est lui ! c'est lui ! A mort ! criaient des voix...

Messieurs, j'ai beaucoup de choses à vous dire, avait crié l'étranger, si vous me tuez déjà, vous ne saurez rien !

— Laissez-le parler ! dirent les curieux.

— Je suis votre propriétaire, reprit-il, votre seul propriétaire, car tous les autres ne sont que des pré-noms, mes hommes de paille, mes agents d'affaires; c'est moi qui ai acheté toutes vos maisons, c'est moi qui vous en ai expulsés, c'est moi qui les ai fermées.

La foule rugit, mais il la dominait de tout son geste, de toute son émotion audacieuse.

— Pourquoi j'ai fait cela ? Parce que je suis très riche et parce que cela m'a plu, soit; mais on ne me tue pas une ville, sans si je chercheis bien, je pourrais vous la montrer.

— Car, vous l'avez compris, ce petit mendiant, c'était moi, Jean Morin, le grand banquier parisien... A douze ans je quittai notre ville pour aller chercher la fortune, là où elle prodigue ses outrages et ses faveurs, dans les grandes villes de misère et de luxe. Comment je suis devenu l'homme très riche que je suis maintenant, si je vous le disais, vous ne le comprendriez pas. Qu'il vous suffise de savoir ceci : je suis assez riche pour avoir pu, sans me gêner, acheter toute votre ville, et puis je jadis ici on m'a expulsé sans pitié, je me venge en vous expulsant tous...

— Ah ! c'est bon, n'est-ce pas ? la maison. Je le sais, que de fois, pauvre enfant qui couchais dans les granges ou sous les portes, j'ai jeté des regards d'envie sur les carrés de lumière que font le soir les douces fenêtres ! Que de fois j'ai pleuré en regardant ! Vous comprenez cela maintenant, vous le comprenez tous, n'est-ce pas ? puisque maintenant dans toute cette ville il n'y a qu'une femme, une seule, qui soit encore chez elle, dans sa maison, et cette femme, vous l'avez deviné maintenant, c'est ma mère !

Muette de stupeur, la foule regardait cet homme, étonnée plus encore qu'irritée, oubliant sa colère pour savourer le merveilleux de cette aventure. Cependant des voix, ça et là, grandement déjà, allumaient à nouveau les cris de haine, qui s'élevaient interrompus... Mais comme s'il grandissait encore, l'homme rude s'était dressé et repré-

— L'expérience est terminée... Demain, mes agents seront là, qui vous rendront les clefs de vos maisons. Demain vous rentrez chez vous, et quand je dis chez vous, cela veut dire que vous ne devriez rien à personne. L'argent de votre loyer, cet argent que mon père, autrefois, n'a pu trouver, cet argent

qui l'a tué, je vous le donne à vous, moi, le fils du menuisier... Adieu, mes amis, soyez heureux !

Un grand cri d'amour et de joie s'éleva de la foule, s'abattit sur l'homme, enveloppa l'automobile qui déjà fuyait sur la route longue et blanche, au bord de la mer. Tous la suivirent des yeux, longtemps, puis ils se retournèrent vers les douces maisons où demain chacun retrouverait la chambre, le lit, la cuisine et le feu...

Emile RIPERT.

HE ! PERE NICOLAS

Il y avait deux longues heures que nous marchions, dans les champs, sous le soleil qui tombait du ciel comme une pluie de feu; la sueur ruisselait sur mon corps et la soif, une soif ardente, me dévorait.

— Allons jusqu'à la Heurtaudière, cette ferme que vous voyez là-bas, me dit mon compagnon; le père Nicolas nous donnera du bon lait.

Nous traversâmes un large guéret dont les mottes crevaient sous nos pas en poussière rouge; je pris, ayant longé un champ d'avoine, que la brise moriait de reflets bleuâtres, nous arrivâmes en un verger où des vaches, à la robe bringuêlée, dormaient couchées à l'ombre des pommiers. Au bout du verger était la ferme. Il n'y avait dans la cour, formée par quelques pauvres bâtiments, aucun être vivant, si ce n'étaient les poules picorant le fumier qui, tout près de la bergerie, baignait dans un lit immonde de purin.

— Sans doute que le monde est aux champs.

Pourtant il hêla: — Père Nicolas ! Hé ! père Nicolas ? Aucune voix ne répondit.

— Hé ! père Nicolas !

Très désappointé, je pensais sérieusement à aller traire moi-même les vaches du verger, quand une tête de vieille femme, revêché, ridée et toute rouge, apparut à la porte entrouverte d'un grenier.

— Que ? s'écria la paysanne, c'est-y vous monsieur Joseph ? J'y avois point remis, bien sûr, tout d'suite. Faites excuses et la compagnie.

Elle se montra tout à fait. Un bonnet de coton, dont la mèche était ramenée sur le front, enserrait sa tête; une partie de ses épaules et le cou qu'on eût dits de brique, tant ils avaient été cuits et recuits par le soleil, sortaient décharnés, ravins, des plis flottants de la chemise de grosse toile que rattachait, aux hanches, un jupon court d'enfant à rayures noires et grises. Des sabots grossièrement taillés à même le tronc d'un hêtre, servaient de chaussures à ses pieds nus, violets et gercés comme un vieux morceau de cuir.

— La paysanne ferma la porte du grenier, assujettit l'échelle par où l'on descendait; mais, avant de mettre le pied sur le premier barreau, elle demanda à mon compagnon: — C'est-y vous qu'avions hêlé après le père Nicolas, mon homme ?

— Oui, la mère, c'est moi.

— Qué qu'avous l'y v'lez, au père Nicolas ?

— Il fait chaud, nous avois soif, et nous voulions lui demander une jatte de lait.

— Espérez-mé, monsieur Joseph; j'vas à quant vous.

Elle descendit, le long de l'échelle, lentement, en faisant claquer ses sabots.

— Le père Nicolas n'est donc point là ? interrogea mon compagnon.

— Faites excuses, répondit la vieille, il est là ! Ah ! parqué si ! y est, le pauv'bounhomme, pas prêt à démarrer, pour sûr ! On l'a mis en bière à c'matin.

Elle était tout à fait descendue. Après s'être essuyée le front, où la sueur coulait par larges gouttes, elle ajouta: — Oui, monsieur Joseph, il est mû, le père Nicolas. Ça y est arrivé hier dans la soirée.

— Comme nous prenions une mine contristée: — Ça ne fait rien, ren du tout, dit-elle, j'allez entrer vous rafraîchir un brim, et vous met-tà vout'aise, attendiment que j'vas qu'ri ce qui vous faut.

Elle ouvrit la porte de l'habitation, fermée à double tour.

— Entrez, messieurs, et n'vous gênez

point... faites comme cheux vous... T'nez, l'v'la, l'père Nicolas.

Sous les poutres enfumées, au fond de la grande pièce sombre, entre les deux lits, drapés d'indienne, sur deux chaises, était posé un cercueil de bois blanc, à demi recouvert d'une nappe de toile écarlate qu'ornaient seulement le crucifix de cuivre et le rameau de buis béni.

— Vous pouvez ben en boire tout vout'saoul, allez ! Y en a pas de pus bon et de plus frais.

Pendant qu'elle disposait les bols et qu'elle tirait de la huche la bonne miche de pain bis, mon compagnon lui demanda: — Etait-il malade depuis longtemps, le père Nicolas ?

— Point en tout, monsieur Joseph, répondit la vieille. Pour dire, d'pis quequ temps, y n'était pas vaillant, vaillant. Ça le tracassait dans les pommiers; l'sang, à c'que j'craïais, deux coups, il était v'n blanc, pis violet, pis noir, pis il était chu, quasiment mû.

— Vous n'avez donc pas été chercher le médecin ?

— Ben sûr non, monsieur Joseph, qu'y'avions point été l'qu'ri, l'imédecin. Pour malade, y n'était point malade pour dire. Ça ne l'empêchait point d'aller à droite, à gauche, de vivre partout av' les gars. Hier, j'vas au marché; quand je reviens v'là-y pas que l'père Nicolas était assis, la tête cont' la table, les bras ballants, et qui ne bougeait pas pu qu'une pierre. «Mouh homme ! » qu'y j' dis. Ren. «Père Nicolas, mouh homme ! » qu'y j' dis cont'l'oreille. Ren, ren, ren en tout. Mais v'là-y pas qu'y s'met à branler, pis qu'y chute su'l plancher, pis qu'y reste sans mouvement moue une patte, et noir, noir quasiment comme du charbon. «Bon sang, qu'y'dis, l'père Nicolas qu'est mû ! » Et il était mû, monsieur Joseph, tout à fait mû... Mais vous n'buvez point... Ne v'génez pas... j'en ai cor, allez... Et pis j'faisons point de beurre en c'moment...

— C'est un grand malheur, dis-je.

— Qué qu'avous v'lez ! répondit la paysanne. C'est l'on Dieu qui l'veut, ben sûr.

— Vous n'avez donc personne pour le veiller ? interrompit mon compagnon. Et les enfants ?

— Oh ! y a pas de danger qu'y s'en aille, le pauv'bounhomme. Et pis les gars sont aux champs, à rentrer les foins. Faut pas qu'il y aie besoin de chôme pour ça... Ça n' l'frait point r'veni, dites, pis qu'il est mû !

Nous avions fini de boire notre lait. Après quelques remerciements, nous quittâmes la mère Nicolas, troublée, ne sachant pas s'il fallait admirer ou maudire cette insensibilité du paysan, dans la mort, la mort qui pourtant fait japper douloureusement les chiens dans le chenil vide, et qui met comme un sanglot et comme une plainte au chant des oiseaux, après des nids dévastés.

Octave MIRBEAU.

LE TANDEM

— Que les sports conservent la santé aux gens bien portants, nous dit le docteur Garnier, cela n'est guère douteux, n'est-ce pas ? Mais je serais tenté de croire qu'ils sauvent, parfois, des malades désespérés. N'avait-on pas, à l'âge de quarante ans, déclaré à Victor Hugo qu'il avait une dangereuse affection du cœur, et que, s'il voulait vivre, il lui fallait renoncer à tout mouvement violent ?

Il préféra ne rien céder de son activité physique, continua les longues marches, l'aviron, les randonnées à cheval... et il vécut au delà de quatre-vingts ans... J'ai rencontré récemment, dans ma clientèle, un cas moins illustre, mais beaucoup plus extraordinaire...

— Anecdote ! murmura un des auditeurs en se versant un verre de fine champagne.

— Anecdote, reprit le docteur avec bonho-

CH. PIRARD

AGENT DE CHANGE PASSAGE LEMONNIER, No 31 Edouard DUCHATEAU, Successeur. — Téléph. 2488

Cours de Piano, Chant, Danse, Déclamation lyrique, etc.

COURS DE DANSE. — Pour connaître toutes les danses adoptées dans les bals mondains, 10 leçons de Mme Balza suffissent. Leçons particulières. — Organisation d'ours. — 39, rue des Augustins.

Cours gratuits de chant et de déclamation lyrique donnés par M. Adolphe Marchal, de l'Opéra-Comique. Les jeunes gens qui désireraient suivre ces cours peuvent se faire inscrire rue Renssonnet.

Leçons de Piano : Mme C. BERNARD, rue Chevaloussé, 8, Liège.

THE TASTING ROOM RUE CATHÉDRALE, 92, LIÈGE

PNEUS ENGLEBERT AUTOS MOTOS VELOS

AU CORSET GRACIEUX

Alice LATOUR 7, rue du Pont d'Œle LIÈGE

Les Anémies

Les anémies les plus communes sont celles que l'on rencontre chez les jeunes filles chlorotiques vers l'âge de la puberté...

Traitement DES SULTANES embellit, fortifie développe la poitrine

Théâtre Astoria-Cinéma Place du Théâtre, Liège PROGRAMME DU 10 AU 16 JUILLET

Théâtre Trianon-Pathé Boulevard de la Sauvenière, 18

Cinéma Royal (Régina) (Coin Boulevard et rue Pont d'Avroy) PROGRAMME DU 10 AU 16 JUILLET

La Boîte à Géo RUE DE LA SYRÈNE Tous les soirs audition des meilleurs chansonniers montmartrois. ENTRÉE LIBRE

# CHEMISES SUR MESURES

## Alfred LANCE Junior

15, rue du Pont d'Ile, 15, LIEGE  
Enseigne du PETIT CHASSEUR ROUGE

### VIN FORTIN

Tonique et Pectoral

Ce vin, par ses propriétés spéciales, calme les toux les plus rebelles et ses propriétés expectorantes en font un antiglaireux très efficace. De plus, il renferme des toniques énergiques qui reconstituent les cellules épuisées.

LE FLACON 2 FR. 50

C'est un Médicament de 1<sup>er</sup> ordre.

EN VENTE A

LA GRANDE PHARMACIE

5, Place Verte, 5, LIEGE

### FOURRURES

M. Schadowitz-Cattier  
10, RUE DES URBANISTES (1<sup>er</sup> étage)

### BOAS DE PLUMES

Autruches et Marabouts

CONSERVATION DE FOURRURES

### Coffres-forts & Coffrets

Maison ALBERT-WILLE (M. GHYSENS, successeur, 52, rue des Clarisses, Liège.

Maison Max CRESPIN

### Ad. QUADEN

SUCCESEUR

10, Rue des Dominicains, 10  
A LIEGE

OUVERT JUSQUE MINUIT

VINS, LIQUEURS ET CHAMPAGNE

Spécialité de toutes Marques

Téléphone 4004

**MATERIAUX DE CONSTRUCTION**  
TERRANOVA SIMILI PIERRES  
POUR FACADES

**JULES FAUCONNIER-DECHANGÉ**  
— TELÉ. 973 —  
RUE DU MOULIN 6-BRESSOUX  
CARRELAGES & REVÊTEMENTS

Téléphone 4529

### THE ELITE

18, rue du Mouton Blanc

LIEGE

Orchestre symphonique

de tout 1<sup>er</sup> ordre

mie. Il y a quatre ans, je passai les fêtes de Christmas dans un gros bourg de la banlieue londonienne, à South-Croydon, chez un de mes confrères anglais, nommé William Scott, qui avait fait ses études, naguère, avec moi, à la Faculté de Paris. Revenu dans son pays natal, il s'y était acquis une bonne situation, s'y était marié, avait eu cinq filles, en avait perdu deux de la consommation endémique outre-Manche.

Des trois qui restaient, deux étaient jumelles, deux gamines florissantes de huit ans et demi, dont la venue au monde avait coûté la vie à leur maman; l'aînée allait atteindre sa dix-neuvième année; elle offrait, hélas! des signes bien caractérisés du terrible mal qui avait emporté ses deux sœurs. Jolie d'ailleurs, fine, avec de beaux yeux bleus passionnés, trop grande, et une inquiétante fraîcheur de teint. Ada Scott était «engagée», c'est-à-dire fiancée à un jeune ingénieur de vingt-trois ans, maniaque de sports.

Je ne sais à quoi s'ingéniait cet ingénieur, mais il me parut surtout passer sa vie à tandem, avec sa fiancée...

La semaine que je passai à South-Croydon serait demeurée parmi mes plus gais souvenirs, sans l'incident qui en marqua le dernier jour, ou, pour parler juste, la dernière nuit.

— Périphé! fit le même pince-sans-rire, qui avait interrompu tout à l'heure, on le «chuta» unanimement, ce qui permit au narrateur de garder la parole avec autorité.

— La nuit qui précéda mon départ, continua-t-il, un peu après minuit, comme je fumais une cigarette en lisant le «Daily Telegraph», on frappa légèrement à ma porte et, tout de suite, après ce coup discret, sans attendre ma réponse, on entra: c'était Ada Scott en peignoir de cachemire bleu. Je fus un peu interloqué, et Dieu sait quelle supposition traversa ma cervelle! Mais Ada m'expliqua sur le champ sa visite:

— Monsieur, me dit-elle, excusez-moi de vous déranger si tard. Vous nous avez dit que vous lisez au moins une heure dans votre chambre avant de vous coucher; j'étais donc sûre de ne pas vous trouver au lit. C'est, d'ailleurs, le médecin que je viens voir.

Rassuré, et peut-être aussi un peu désappointé, je lui fis signe que je l'écoutais.

— Voici, reprit-elle... Vous savez que je vais me marier avec John Hewett, ingénieur. Il est très beau, très jeune, il a une très bonne santé. Il aime énormément à faire du tandem, et il aime aussi à ramer avec moi. Or, j'ai peur d'être malade, comme mes deux sœurs, qui sont mortes consommées. Durant les dernières années de leur pauvre existence, il leur était défendu de monter à bicyclette, de manier l'aviron, enfin d'exercer leurs muscles. Si pareille chose devait m'arriver, je me dégageais aussitôt d'avec John, parce qu'il serait trop malheureux, marié à une femme condamnée à ne plus remuer. Alors, comme je ne veux pas questionner papa là-dessus et que vous me semblez un bon médecin et un brave homme, je m'adresse à vous. Voulez-vous m'ausculter?

— Eh bien? questionna-t-elle après l'auscultation.

Je me taisais.

— Ne faites pas de mystère avec moi. Je suis condamnée, n'est-ce pas?

Elle fixait sur moi ses larges yeux clairs si impérieusement que je ne pus pas dissimuler mon émotion. Je murmurai:

— Il y a toujours de l'espoir... Un poumon est presque intact. Il faut beaucoup de soins.

— Si je me soigne, demanda-t-elle sans sourcilier, est-ce que je suis sûre de ne pas mourir comme mes sœurs, toute jeune? Vous ne promettez pas? Vous ne pouvez pas me promettre que je ne mourrai pas toute jeune si je m'abstiens de faire du tandem et de ramer.

Elle me scrutait de ses prunelles braquées; je sentis l'inutilité de toute feinte. Je baisai la tête.

— Ah! fit-elle simplement.

Elle réfléchit. Puis, elle m'interrogea de nouveau:

— Et si je me marie avec John et que je rame, et que je fasse du tandem comme à présent, risqué-je de mourir?

— Vous risquez une congestion, tout simplement... Vous risquez la syncope soudaine, d'où l'on ne remonte plus à la vie.

Encore un instant, elle médita. Et, me tendant sa main aux doigts longs et pâles, aux ongles à demi détachés:

— Merci, me dit-elle... Excusez-moi... Et gardez-moi le secret!

Elle ouvrit la porte... Sa fine silhouette bleue disparut avant que j'eusse trouvé un mot à lui répondre.

Le lendemain, à la gare, comme j'attendais l'heure de mon train en compagnie de William Scott, je vis arriver les deux fiancés sur leur tandem. Ils venaient me saluer avant mon départ. John, robuste garçon, — l'air si jeune, malgré sa robustesse, qu'on l'eût pris pour une sorte d'enfant géant, — me secoua la main à me casser le poignet. Ada trouva le moyen de me dire à voix basse:

— Je suis décidée. Je me marie. Et je ramerai, et je ferai du tandem. Si j'ai une syncope, ce sera fini tout de suite et le pauvre John n'aura pas une femme immobile comme une momie à la maison.

Là-dessus, le train entra en gare. On me souhaita bon voyage. William Scott me frotta les joues de ses lèvres rasées. Ada laissa un instant dans ma main ses doigts sans chair ni sang. John, de nouveau, me démontra affectueusement le poignet. Je partis.

Quatre ans se sont passés depuis mon séjour à South-Croydon. Chaque année, la veille de Noël, j'ai reçu de divers points du Royaume-Uni une «Christmas Card», représentant invariablement un jeune couple à tandem. Et la même écriture singulièrement délicate y inscrivait invariablement aussi: «Merry Christmas! I am always going ill... C'est-à-dire: «Joyeux Noël!... Ça va toujours!...»

Cette année, le courrier ne m'apporta rien d'Angleterre et j'avoue que j'eus le cœur serré. J'évoquai la jolie figure trop blanche et trop rose, les doigts sans chair ni sang, les grands yeux... Pauvre petite, pensai-je, elle a fait sa dernière promenade.

Or, savez-vous qui se présente à ma consultation? Mrs Hewett elle-même, en costume de cycliste, naturellement.

— John est resté en bas, me dit-elle, amusée de ma surprise. Il va monter. Nous sommes venus sur notre tandem. Tout le monde nous regarde dans la rue. Ce n'est donc plus la mode à Paris?

— Comment me trouvez-vous?

Je répondis franchement:

— C'est incroyable.

Certes, elle ne «crevait pas de santé». Mais son état n'avait pas empiré, semblait-il. Sur sa demande, je l'auscultai. L'unique poumon utile n'était pas guéri, mais le mal ne progressait pas.

— Voyez-vous, me dit-elle, c'est le bonheur qui me fait vivre. Je veux tellement rester auprès de John et faire de l'entraînement avec lui, je suis tellement en mouvement, toujours, «que le mal n'a pas le temps de me saisir».

Je pensai que, sans s'en douter et en forme de plaisanterie, elle venait peut-être

d'indiquer la cause physiologique du phénomène. John fut alors introduit à son tour. Il avait engraisé, malgré les sports; de rose, il était devenu rouge. Je le trouvai fort laid. Sa femme le regardait amoureux-ement.

— Nous avons trois enfants, fit-elle.

John se mit à rire. Nous parlâmes de South-Croydon, de William Scott, de travaux de canalisation que John dirigeait dans le pays de Galles. Puis, le couple me souhaita un joyeux Noël et prit congé.

De ma fenêtre, je les vis s'éloigner tous deux à tandem, au milieu des sourires des passants. Ada pédalait ferme.

Je notai sur mes tablettes ce cas singulier... Est-ce vraiment l'état perpétuel d'équilibre instable qui ôte dans ce petit être frêle toute prise au mal? Ce serait une indication d'expériences curieuses dans des cas désespérés... Toutefois, il ne faut pas négliger l'hypothèse d'une suggestion de la volonté: est-il rien de plus puissant que la volonté d'une femme amoureuse?

— Et surtout, conclut le pince-sans-rire d'une voix blanche, il faut se garder d'accorder une foi absolue aux diagnostics des médecins.

Marcel PREVOST.

### CONTES

POUR LES

### ENFANTS D'HIER

par ALBERT MOCKEL

V

### COMMENT LE PRINCE DE PERSAIGUES DECOUVRIIT UNE ONDINE, ET CE QU'ELLE LUI EMPRUNTA

On assure que parfois les hommes font pleurer les femmes. Au moins n'est-ce jamais par malice: c'est pour rendre humides leurs yeux, et qu'elles en deviennent plus touchantes. En vérité, la femme est si belle dans les larmes qu'elle doit savoir beaucoup de gré à qui lui donna l'occasion d'en répandre.

Il existe pourtant des âmes merveilleusement dures et froides, dont la curiosité s'irrite et s'étonne d'ignorer toujours l'émotion. Douleur ou volupté, la vie doit s'y reprendre à trois fois pour n'arracher d'elles qu'un cri de colère ou un rire assouvi. Attendant leurs sens est une tâche difficile et décourageante. Tenter de les attirer est une œuvre considérable, à laisser le cœur et les forces. Ne nous étonnons pas que certains l'abandonnent avant de l'avoir achevée.

Mais toi, qui t'apprettes à lire ces aventures, rappelle-toi soigneusement que tout conte est menteur, — et ne va point penser surtout qu'un preux puisse souffrir d'amour! C'est un privilège que conservent les femmes, avec celui des larmes. L'homme est grotesque à l'heure des larmes; aussi apprend-il à se raidir pour n'en verser jamais.

Le Chevalier Désaoré, qui fut jadis le prince Ardélian de Persaigues, avait erré par toute la terre.

Il gardait au cœur une ancienne blessure, ayant été déçu par la fée Mélivaine; mais il espérait s'en consoler d'abord en ouvrant sa galanterie aux fleurs. On n'exige d'elles ni la pensée, ni les ferveurs de la tendresse; on se satisfait de les voir et de les respirer. Elles furent ses seules amantes.

Comme il en changeait au hasard des journées, il pouvait à chacune renouveler son histoire. Or les fleurs sont dociles aux confidences; elles ne les interrompent jamais. Il apprit donc ainsi, en les imaginant, beaucoup de choses secrètes sur lui-même.

Cependant les années passaient et les années encore, sans qu'il eût oublié la fée. Certes, il ne l'aimait plus; mais aux jours de détresse ou l'âme est faible et sans courage, il songeait tristement à sa jeunesse perdue. Il se voyait aller comme un homme sans patrie, étranger à tous ceux qui entrelacent leurs mains, et il s'affligeait en silence de n'avoir point d'amie.

Le chevalier, qui s'était si de sa douleur, éprouva peu à peu qu'elle est pesante sur

le front. Il chevachait, marchait toujours; il ne voulait gémir et il ne pleurait pas. Mais il n'était plus de ceux qu'un unique désir soutient comme une aile céleste. Son âme déjà vieillie ne gardait plus assez de force pour se réjouir de ce qu'elle savait inventer et il se rappelait à peine que jadis, dans la solitude, il respirait tout son espoir dans l'haleine du vent qui passe.

Un jour qu'il allait par le monde à la rencontre du hasard, il aperçut un vivier dont les eaux sombres et profondes gémirent, mûge de ténèbres encoise par de hauts arbres. Le chevalier ressentait la fatigue d'une course ocre prolongée. Le lieu lui plut par sa mélancolie et par son ombre grave. Les fleurs qui portaient à son nez un mélange de safran et de safran de safran, s'élevaient, presque inconnues. Il accéda d'un cueiller de nouvelles et de se reposer ensuite dans la fraîcheur silencieuse du site.

De loin, les fleurs de la rive semblaient rares et précieuses. De plus près, il les vit de sortes fort communes, la plupart à demi fanées et sans parfum. Mais il y avait sur l'étang de belles feuilles nonnantes de nymphées, propices à qui sourit d'amour, et le prince remarqua parmi elles deux fleurs si brillantes qu'on eût dit de la lumière en vie. Il les désira aussitôt rûment.

C'étaient deux fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

Une fois, il les eût touchées qu'il sentit en son cœur une sorte de brûlure; et comme il les attirait à lui, il y eut dans les tiges un trévalement indéfinissable. Une forme vague monta de sous son reflet, et le chevalier vit soudain qu'il n'avait pas de fleurs, mais qu'une ondine se tenait dans ses bras en fixant sur lui des yeux d'or singuliers.

— C'est, dit-elle, que rien ne m'émeut. Je ne suis pas une femme, je suis une fille des eaux. Sais-tu que je n'ai jamais pleuré? — Je vous envie! Vous ne savez donc pas qu'on peut souffrir?

L'ondine le repoussa avec une sorte de colère. — Tu ne me comprends pas, si tu m'en viens. Il y a des gens qui souffrent, qui se réjouissent et qui aiment. Moi je ne peux pas! Ah! si je connaissais ce qui fait pleurer les femmes, mes yeux s'animeraient aussi bien que leurs yeux, et j'en serais plus belle. Entends-tu donc? Je ne sais pas ce qu'est la vie. Je contemple toutes choses, ainsi, sans plaisir et sans peine... As-tu déjà remarqué comme l'œil de la lune est glacé, quand tu admires sa sérénité dans les cioux?

Le chevalier examina avec curiosité ces globes immobiles où le regard ne se découvrait point.

— Si tu m'aimais, reprit l'ondine, peut-être ferais-tu changer mes yeux... — Non, dit gravement le chevalier, je n'aimerais jamais plus, puisque je m'aime plus Mélivaine.

Et il ajouta avec rudesse, en homme sûr de soi: — Essaie si tu veux. Je suis Ardélian, prince de Persaigues. On m'appelle le Désaoré.

— Et moi je m'appelle Neirève, née de ce beau vivier.

— Neirève... Ce nom résonne étrangement. Il a quelque chose d'incertain, de triste et de funeste. C'est une ombre sans fond, qui dévore... Serais-tu cruelle, Neirève?

L'ondine haussa légèrement les épaules, et ce fut comme un arc-en-ciel sur la surface des eaux.

— Incline-toi vers moi, tu le verras dans mes yeux.

Ardélian s'accouda sur l'herbe, contre la rive, et regarda les yeux; mais sans savoir pourquoi, il se détourna très vite.

(A suivre.)

### Friture MATRAY Fils

45, CHAUSSÉE DES PRÉS

Monte-Plats et Monte-Charges  
de tous systèmes et tous prix  
M. Ghysens 52, rue des Clarisses, Liège

Voitures et Camions  
Automobiles

### OPEL

14 types différents

Production annuelle 5500 châssis

AGENCE:

LEJEUNE & C<sup>o</sup>

16 et 18, rue Ste-Véronique

Téléphone 3519

LISEZ

### Le Cri Sportif

10 centimes le numéro

Avis aux personnes atteintes de Calvitie et à celles qui portent perruque

Je traite à forfait toute espèce de calvitie complète. Aux gens que la présente intéresse je puis montrer des personnes, âgées de 20 à 54 ans, que j'ai entreprises à forfait, qui portent perruque depuis des années et dont les cheveux, en moins de huit mois, sont presque totalement revenus. Comme ceci est nouveau et que personne n'y croit, je ne puis donner meilleure garantie qu'en demandant mon paiement qu'après complète réussite. Je traite à forfait toute espèce de calvitie extraordinaire. L'inventeur est visible les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> mercredis de chaque mois: à l'Hôtel de la Poste, 32, rue Fosse-aux-Loups, Bruxelles, de 10 h. à midi et de 2 à 5 h.; Anvers: Hôtel de la Paix, 7, rue des Méuniers, le 3<sup>e</sup> mardi; Charleroi: Grand Hôtel, 2<sup>e</sup> lundi; Gand: Hôtel Royal, le 4<sup>e</sup> mardi; Namur: Hôtel du Lion d'Or, 1<sup>er</sup> samedi; Liège: tous les jeudis et dimanches partout de 10 heures à midi et de 2 à 4 heures.

ANTI-PELADE BECKER  
7, 52 et 110, LIAISON  
EN VENTE CHEZ L'INVENTEUR  
G. BECKER-DEVILERS 9, rue de SINOÏ 9, LIEGE  
GROS  
Et chez les dépositaires suivants:

M. Vivario, pharmacien, rue de l'Université, 50; M. Hadelin Lince, tailleur-chemisier, 38, rue Pont-d'Ile; M. Lince-Godin, mercerie, chemiserie, parfumerie, rue du Pont-d'Ile, 33; Maison Robert, articles de fantaisie, 14, rue de l'Université; M. Fréd. Botchart, coiffeur, 1, rue Lulay-des-Fèvres; M. Broda, coiffeur-parfumeur, place Verte, 18; M. Jean Vanderbelle, coiffeur, rue de la Casquette, 6; M. Bierwart, coiffeur, Passage Lemonnier, 22; M. Hub. Mohr, coiffeur, 5, rue des Guillemins; M. Julien Falize, négociant et coiffeur, 73, rue des Guillemins; M. François Plum, 34, rue Grétry; M. Charles de Mazières, rue du Jardin Botanique, 35.

Location d'Autos de remise et de grand luxe  
Chassis Nagant 1913 - Carrosserie neuve - Au kilomètre ou à forfait

### E. VAN MELLAERT

Garage: Place Jehan-le-Bel, 8 (près de l'Eglise Saint-Pholien)  
LIEGE - Téléphone 3864

AUTOS-TAXIS GRIS  
Stationnement:  
PLACE DU THÉÂTRE  
Téléphone 3994

—  
Demandez les Taxis Gris  
Nos 12, 15, 17, 18 et 52

PARFUMERIE GRENOVILLE  
PARIS

Spécialité Eau de Cologne Russe  
GILLET FANE  
Nouveautés Dernières Créations

EXTRAITS DE LUXE  
Etus en peau de Daim

Prince Noir, Jasmin blanc, Ambre indien: Rose Myrte, Violette de Parme, Lilas en fleurs, Muguet d'Orly.

Seuls Dépositaires pour la Belgique:  
H. DELATTRE & C<sup>o</sup>  
Rue d'Angleterre, 51, BRUXELLES

### Entreprisse Générale de Vitrierie

## Tamagne Freres

Rue André-Dumont, 4 et  
Rue des Prémontres, 5

Téléphone 462

Encadrements  
Vitreaux d'Art

Exposition permanente de peintures

### Cigarettes Khalifas

### NOUVEAUTÉS DE PRINTEMPS

Vous trouverez les BAS les plus solides, les plus élégants à

## La GRANDE FABRIQUE de BAS & CHAUSSETTES

20, rue du Pot d'Or, 20 (coin rue Saint-Adalbert)

ET DANS TOUTES LES SUCCURSALES:

Rue St-Séverin, 24; rue Féronstrée, 147; rue St-Léonard, 302. — Rue Ferrer, 144, à Seraing. — T. 1284.

### GRANDE CHEMISERIE

Prince of Wales

Coin de la rue Cathédrale  
22, RUE DE LA RÉGENCE, 22  
en face des magasins A. WISER

### VOYEZ NOS ÉTALAGES

### Cycles et Motos SCALDIS

Fabrication belge  
supérieure

Bicyclettes de luxe et populaires.  
Motocycles de 1 1/2 à 6 HP. avec (et sans) débrayage, changement de vitesse et Side-car.

Demandez les catalogues aux USINES SCALDIS, Anvers  
Société anonyme au capital de 500.000 francs

Liège. — Imp. La Meuse (S<sup>W</sup> A<sup>W</sup>).

